

Nous perdons nôtre appui, mais vous le rem-
placez ;
Rendez - nous le héros que vous nous ravissez ;
Le vainqueur d'Orbassan nous devient néces-
saire.

Solamir vous attend.

T A N C R E D E.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis ;
Je tiendrai ma parole ; & Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'Etat ;
Je le hais plus que vous — mais quoi qu'il en
puisse être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

C A T A N E.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance.
Attendez tout aussi de la reconnoissance
Que devra Syracuse à vôtre illustre bras.

T A N C R E D E.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas ;
Je n'en veux point, Seigneurs, & cette triste en-
ceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je peux vous servir, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir ;
Solamir me verra ; c'est-là tout mon espoir.

L O R E D A N.

C'est celui de l'Etat ; déjà le temps nous presse,
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
A la

A la victoire; & vous qui l'allez partager,
 Vous serez averti quand il faudra vous rendre
 Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.

Dans le sang Musulman tout prêts à nous plonger,

Tout autre sentiment nous doit être étranger;
 Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

TANCREDE.

Qu'elle en soit digne, ou non, je lui donne ma
 vie.

(Les Chevaliers sortent.)

SCENE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

ILs ne connaissent pas quel trait evenimé
 Est caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.

Mais malgré vos douleurs, & malgré vôtre outrage,

Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
 De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
 Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
 Et de lui présenter de vos mains triomphantes,
 D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes?

TAN-

TANCREDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh! quoi, pour la servir vous cherchiez le tré-
pas.

Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai; je l'ai dû,
Je n'ai pû, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort, ni son ignominie.
Et l'eussai-je aimé moins, comment l'abandon-
ner?J'ai dû sauver ses jours, & non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, & que Tancrede expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle de-
chire...A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure;
Je croyais les sermens, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?

A la

A la proscription vos jours furent livrés,
 Sa loi vous presécute & l'amour vous outrage,
 Eh bien, s'il est ainsi, fuyons de ce rivage.
 Je vous suis aux combats, je vous suis pour ja-
 mais,

Loin de ces murs affreux trop souillés de forfaits.

T A N C R E D E.

Quel charme dans son crime à mes esprits rap-
 pelle

L'image des vertus que je crus voir en elle!

Toi qui me fais descendre avec tant de tour-
 ment,

Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
 Odieuse, coupable... & peut-être adorée!

Toi qui fais mon destin jusqu'au dernier moment,
 Ah s'il était possible, ah! si tu pouvais être

Ce que mes yeux trompés t'ont vû toujours pa-
 raître!

Non ce n'est qu'en mourant que je peux l'oublier,
 Ma faiblesse est affreuse: — il la faut expier.

Ah! mourons s'il se peut sans nous occuper d'el-
 le.

A L D A M O N.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle;
 L'Univers, disiez-vous, au mensonge est livré.
 La calomnie y règne.

T A N C R E D E.

Ah! tout est avéré

Tout est approfondi dans cet affreux mystère;
 Solamir en ces lieux adora ses attraits,

Il demanda sa main pour le prix de la paix :
 Hélas l'eut-il osé, s'il n'avait pas sçu plaire !
 Ils font d'intelligence. En vain j'ai crû mon cœur.
 En vain j'avais douté ! je dois en croire un père.
 Le père le plus tendre est son accusateur ;
 Il condamne sa fille ; elle-même s'accuse ;
 Enfin mes yeux l'ont vû ce billet plein d'horreur,
Puissiez-vous vivre en maître aux murs de Syracuse,
Et régner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur !
 Mon malheur est certain.

A L D A M O N.

Que ce grand cœur l'oublie ;
 Qu'il dédaigne une ingrâte à ce point avilie.

T A N C R E D E.

Et pour comble d'horreur elle a crû s'honorer,
 Au plus grand des humains elle a crû se livrer !
 Que cette idée encor m'accable & m'humilie !
 L'Arabe impérieux domine en Italie !
 Et le sexe imprudent que tant d'éclat séduit,
 Ce sexe à l'esclavage en leurs Etats réduit,
 Frappé de ce respect que des vainqueurs imprimement,
 Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment !
 Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
 Qui vivons à ses piés, & qui mourons pour lui !
 Ma fierté suffirait dans une telle injure,
 Pour détester ma vie, & pour fuir la parjure.

SCE-

 SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, plusieurs Chevaliers.

CATANE.

NOs Chevaliers sont prêts; le temps est précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux :
Je vous suis, c'en est fait.

 SCENE IV.

TANCREDE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE, Chevaliers.

AMENAIDE (*arrivant avec précipitation.*)

O Mon Dieu tutélaire !
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.

(*Tancrede la relève, mais en se détournant.*)

Ce n'est point m'abaisser; & mon malheureux
père

A vos piés comme moi va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober vôtre auguste présence ?
Qui pourra condamner ma juste impatience ?

Je m'arrache à ses bras : — mais ne puis-je, Sei-
gneur,

Me permettre ma joie & montrer tout mon cœur!
Je n'ose vous nommer, — & vous baissez la
vuë. —

Ne puis-je vous revoir en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient
le jour!

Vous êtes consterné, — mon ame est confonduë;
Je crains de vous parler; — quelle contrainte
hélas!

Vous détournez les yeux, — vous ne m'écoutez
pas.

TANCREDE (*d'une voix entrecoupée.*)
Retournez, — consolez ce vieillard que j'honore,
D'autres soins plus pressans me rappellent enco-
re;

Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon de-
voir,

J'en ai reçu le prix, — je n'ai point d'autre espoir;
Trop de reconnoissance est un fardeau peut-être,
Mon cœur vous en dégage, — & le vôtre est le
maître

De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse... & moi je vai chercher la mort.



SCENE V.
AMENAIDE, FANIE.
AMENAIDE.

V Eillai-je? & du tombeau suis-je en effet sortie?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?

Ce

Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux?
 Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie!
 Est un arrêt de mort plus dur, plus odieux,
 Plus affreux que les loix qui m'avaient condam-
 née.

F A N I E.

L'un & l'autre est horrible à mon ame étonnée.

A M E N A I D E.

Est-ce Tancrède, ô ciel! qui vient de me parler?
 As-tu vû sa froideur altière, avilissante,
 Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler?
 Fanie, avec horreur, il voyait son amante!
 Il m'arrache à la mort, & c'est pour m'immoler!
 Qu'ai-je donc fait, Tancrède, ai-je pû vous dé-
 plaire?

F A N I E.

Il est vrai que son front respirait la colère.
 Sa voix entrecoupée affectait des froideurs.
 Il détournait les yeux; mais il cachait ses pleurs.

A M E N A I D E.

Il me rebute, il suit, me renonce & m'outrage!
 Quel changement affreux a formé cet orage?
 Que veut-il? quelle offense excite son courroux?
 De qui dans l'Univers peut-il être jaloux?
 Oui, je lui dois la vie, & c'est toute ma gloire;
 Seul objet de mes vœux il est mon seul appui.
 Je mourais, je le sçai, sans lui, sans sa victoire.
 Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

F A N I E.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne;
 Même en s'en défiant, on lui résiste à peine;

Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
 Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
 L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
 Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
 Ce silence si fier, si grand, si généreux,
 Qui déroba Tancrède à l'injuste vengeance
 De vos communs tyrans armés contre vous
 deux.

Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
 Le préjugé l'emporte; & l'on croit l'apparence.

A M E N A I D E.

Lui me croire coupable!

F A N I E.

Ah! s'il peut s'abuser,

Excusez un amant,

A M E N A I D E (*reprenant sa fierté & ses forces.*)
 Rien ne peut l'excuser.

— Quand l'Univers entier m'accuserait d'un
 crime,

Sur son jugement seul un grand homme appuyé,
 A l'Univers séduit oppose son estime.

Il aura donc pour moi combattu par pitié!

Cet opprobre est affreux, & j'en suis accablée.

Hélas mourant pour lui, je mourais consolée!

Et c'est lui qui m'outrage & m'ose soupçonner!

C'en est fait; je ne veux jamais lui pardonner.

Ses bienfaits sont toujours présens à ma pensée;

Ils resteront gravés dans mon ame offensée:

Mais s'il a pu me croire indigne de sa foi,

C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.

Ah!

Ah ! de tous mes affronts, c'est le plus grand
peut-être.

F A N I E.

Mais il ne connaît pas....

A M E N A I D E.

Il devait me connaître ;

Il devait respecter un cœur tel que le mien ;

Il devait présumer qu'il était impossible

Que jamais je trahisse un si noble lien.

Ce cœur est aussi fier que son bras invincible ;

Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,

Moins soupçonneux sans doute, & surtout plus
sensible.

Je renonce à Tancrède, au reste des mortels,

Ils sont faux ou méchans, ils sont faibles, cruels :

Ou trompeurs, ou trompés ; & ma douleur
profonde,

En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.



S C E N E VI.

ARGIRE, AMENAIDE, Suite.

ARGIRE (*soutenu par ses Ecuyers.*)

MES amis, avancez, sans plaindre mes tour-
mens,

On va combattre, allons, guidez mes pas trem-
blans.

Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire ?

Ah ! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour ?

A M E N A I D E (*plongée dans sa douleur, appuyée
d'une main sur Fanie, & se tournant à moitié
vers son père.*)

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous aviez proscrit;
Le seul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejetton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas! le plus inju-
ste!

En un mot c'est Tancrède.

A R G I R E.

O ciel! que m'as-tu dit?

A M E N A I D E.

Ce que ne peut chercher la douleur qui m'éga-
re,

Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

A R G I R E.

Lui! Tancrède!

A M E N A I D E.

Et quel autre eût été mon appui?

A R G I R E.

Tancrede qu'opprima nôtre Sénat barbare?

A M E N A I D E.

Oui, lui-même.

A R G I R E.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui
Nous lui ravissons tout, biens, dignité, patrie,

Et

Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!
 O Juges malheureux! qui dans nos faibles mains,
 Tenons aveuglement le glaive & la balance,
 Combien nos jugemens sont injustes & vains!
 Et combien nous égare une fausse prudence!
 Que nous étions ingrats! que nous étions ty-
 rans!

A M E N A I D E.

Je peux me plaindre à vous, je le sçai, — mais,
 mon père,

Vôtre vertu se fait des reproches si grands,
 Que mon cœur désolé tremble de vous en faire.
 Je les dois à Tancrede.

A R G I R E.

A lui par qui je vis?
 A qui je dois tes jours?

A M E N A I D E.

Ils sont trop avilis.
 Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'es-
 père.

Rèparez tant d'horreurs & tant de cruauté;
 Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
 Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie.
 Venez, que vôtre voix parle & me justifie.

A R G I R E.

Sans doute, je le dois.

A M E N A I D E.

Je vole sur vos pas.

A R G I R E.

Demeure.

A M E N A I D E.

Moi rester! je vous suis aux combats.
 J'ai vû la mort de près & je l'ai vûe horrible;
 Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien
 moins terrible
 Qu'à l'indigne échaffaut où vous me conduisiez.
 Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez;
 J'ai quelques droits sur vous; mon malheur me
 les donne,
 Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

A R G I R E.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;
 J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
 Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
 Crains les égaremens de ton ame éperdue,
 Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres
 climats,
 Où le sexe élevé loin d'une triste gêne,
 Marche avec les héros & s'en distingue à peine;
 Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

A M E N A I D E.

Quelles loix, quelles mœurs, indignes & cruelles!
 Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles,
 Sachez que dans ce jour d'injustice & d'horreur,
 Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.
 Quoi ces affreuses loix dont le poid vous opprime,
 Auront pris dans vos bras vôtre sang pour victime!

Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Vôtre fille ait paru dans d'infâmes liens.

Et ne permettront pas qu'aux champs de la vi-
ctoire

J'accompagne mon père & défende ma gloire ?
Et le sexe en ces lieux conduit aux échafauts,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bour-
reaux !

L'injustice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémissiez, mon père, ah ! vous deviez
frémir,

Quand de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend vôtre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

A R G I R E.

Va, c'est trop accabler un père déplorable ;
N'abuse point du droit de me trouver coupable,
Je le suis, je le sens, je me suis condamné.
Ménage ma douleur, & si ton cœur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
Je vai joindre Tancrede ; & tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCE.

SCENE VII.

AMENAIDE seule.

Qui pourra m'arrêter ?
 Tancredi qui me hais, & qui m'as outragée,
 Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
 Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter,
 Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
 En recevoir les coups, en garantir ta tête,
 Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi,
 Punir ton injustice en expirant pour toi,
 Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine,
 Mourante entre tes bras t'accabler de ma haine,
 De ma haine trop juste, & laisser à ma mort,
 Dans ton cœur qui m'aima le poignard du re-
 mord,
 L'éternel repentir d'un crime irréparable,
 Et l'amour que j'abjure & l'horreur qui m'accab-
 ble.

Fin du quatrième Acte.



B 4

ACTE